

HISTOIRE

DES

PETITESOEURS DES PAUVRES.

(Suite.)

Dès les premiers jours, ce dévouement sur- prit et toucha : la quête faite par les Sœurs fut plus abondante que celle des pauvres vieillés : on ajouta quelque chose au lard ou au morceau de pain accoutumé. Des vêtements, des meubles, des provisions de toutes sortes se trouvèrent à la disposition des Sœurs ; leurs pauvres en furent mieux traités.

Le linge toutfois manquait : celui du bureau de bienfaisance était déjà insuffisant, et la détresse devint extrême lorsque le bureau, pressé d'autre part, se vit dans la nécessité de retirer aux Petites Sœurs le linge dont il disposait en faveur de leurs pauvres. Dans cette anxiété, les Petites Sœurs eurent recours à leur ressource ordinaire ; elles prièrent et s'adressèrent plus particulièrement à Marie, la chargeant de venir à leur aide. Le jour de la fête de l'Assomption on dressa un petit autel à la sainte Vierge. Un gendarme, voisin de l'asile, que le peuple appelait déjà l'asile des bonnes femmes, touché de ce qu'il voyait journellement dans cette maison bénie, se chargea d'élever et de décorer le petit autel. Les Sœurs étendirent au-devant tout le pauvre linge de leurs protégées : cinq ou six mauvaises chemises composaient la richesse de la maison : point de draps. La sainte Vierge se laissa attendre, et qui ne peut pas être en présence de cette misère ? L'autel fut assez visité les jours suivants, la divine Mère toucha les cœurs ; chacun s'empressa de soulager cette détresse. Des pauvres servantes, qui n'avaient rien à donner, étaient leurs bagues et les passaient au cou de l'enfant Jésus que tenait entre ses bras la Vierge Mère, dont une statue, haute comme la main, dominait l'autel. Par cette industrie et cette miséricorde les pauvres se trouvèrent suffisamment pourvus de chemises, de draps et des autres linges indispensables.

Tout succédait de la sorte ; néanmoins aucun vœu n'était déterminé par le spectacle du dévouement des premières Sœurs : il y avait déjà plus de trois ans que le fondateur avait parlé de son dessein à Marie-Angustine et à Marie-Thérèse, qu'il leur avait donné un règlement de vie et les avait placées sous le patronage de Marie Immaculée, de saint Joseph et de saint Augustin : il y avait plus de dix-huit mois que l'œuvre du soulagement des pauvres était commencée, et personne n'était venu se joindre aux trois fondatrices. Si de vraies sympathies avaient été éveillées, si les aumônes venaient en assez grande abondance, le démon n'en suscitant pas moins toutes les entraves possibles à la sainte entreprise. L'isolement dans lequel restaient les Sœurs n'était pas un des moindres résultats de ses artifices. Dieu lui laissait sans doute cette puissance afin d'éprouver la constance de ses servantes et d'affermir leur œuvre. C'est la continue, d'ailleurs, que toutes les entreprises de Dieu soient sujettes à des contradictions. Celles qu'éprouvaient les Petites Sœurs des pauvres étaient de diverse nature. M. le curé de Saint-Servan avait approuvé les efforts de leur charité ; on y trouvait cependant bien des choses à redire. L'entreprise était si nouvelle, si étrange, elle confondait tellement la sagesse humaine ! Ce n'était pas tout de nourrir les pauvres et de les abriter par des procédés aussi étranges, n'était-ce pas une chose aussi inconcevable d'essayer à réu-

nir en communant de petites ouvrières sans instruction ? qui les formerait à la vie et à la discipline, se demandait-on dans Saint-Servan ? qui leur enseignerait à aimer et à pratiquer les règles spirituelles ? Avant de les réunir, n'eût-il pas été expédient de les former dans quelque communauté ancienne établie et bien connue ? Tout au moins on aurait dû, en les mettant à l'œuvre, les placer sous la conduite d'une maîtresse des novices, habituée depuis longtemps à la vie régulière, habile à former et à reconnaître les vocations, à prier, à exercer et à rompre les volontés humaines. Tout cela était sensé et parfaitement juste ; mais l'esprit de Dieu soufflé où il veut, et le fondateur sentait dans le fond de son cœur qu'il entreprenait une œuvre nouvelle, et qu'à une œuvre nouvelle il faut des ouvriers nouveaux. Si excellents que soient les ordres religieux, ils doivent rester confinés dans l'exercice des œuvres auxquelles ils ont été destinés et en vue desquelles ils ont été créés. C'est extravaguer que leur demander des sacrifices ou leur proposer des travaux que leurs fondateurs n'avaient point prévus. La ruine des congrégations elles-mêmes pourrait se trouver au fond de ces tentatives qui les éloignent de leur règle et de leur but primitif. Le fondateur et les fondatrices de l'œuvre dont nous parlons ne cherchaient peut-être pas aussi loin. Ils suivaient l'inspiration de Dieu, et rien ne leur avait paru plus simple que d'agir comme ils avaient fait.

Cependant, à ces arguments, que pouvaient suggérer la raison et la prudence, le démon, comme nous avons dit, mêlait les artifices de sa puissance : en même temps que les sympathies nécessaires à l'existence de leurs pauvres s'étaient éveillées, comme un cercle de ridicule et d'opprobre s'était fait autour des Sœurs elles eurent à boire toute la honte de leur médiocrité : on les montrait du doigt, on les railait et on les bafouait dans les rues de Saint-Servan ; à peine si leurs anciennes compagnes de catéchisme, d'école, d'atelier ou d'enfance osaient les approcher. Celles que leurs exemples attiraient, qui admiraient leur dévouement et qui se sentaient portées à l'imiter, étaient instinctivement retenues par tout l'éclat et le scandale de leur entreprise. Une seule des quatre fondatrices, Marie-Augustine, avait sa famille. Elle ne lui épargnait pas les reproches ni les réprimandes ; sa jeune sœur, aujourd'hui supérieure de la maison de Rennes, lui disait quand elle la rencontrait avec son panier, allant à la quête : "Va, va, ne me parle point, avec ton panier tu me fais honte." La sœur Marie, aujourd'hui supérieure d'une des maisons de Paris, se sentait bien touchée et aurait voulu s'unir au zèle des Petites Sœurs ; mais en voyant l'abjection où elles étaient, elle se sentait dégoûtée et répétait intérieurement : "Non, non Dieu, non, ce n'est pas possible, vous n'exigez pas cela de moi !" La sœur Félicité, qui est morte supérieure à Angers, et morte comme on conçoit que doivent mourir les Petites Sœurs des Pauvres, la sœur Félicité, dévorée du désir de se consacrer à Dieu, invoquait saint Joseph, devant l'autel duquel elle se plaçait habituellement à l'église, et, dans sa misère, elle le priait de lui obtenir la grâce d'être religieuse, mais non pas chez les Petites Sœurs, ajoutait-elle.

La première qui, après quatre années de cette rude épreuve d'isolement, rompit enfin cette sorte de charme, ne savait pas en entrant dans la maison qu'elle dut y rester. Elle était simplement venue, dans un moment de presse, aider aux Sœurs. Lorsqu'elle eut goûté la paix de ces aimables enfants, cette paix que

Dieu donne à ceux qui l'aiment et se dévouent à son service, elle se laissa prendre à ce glissement, et demanda à être reçue dans leur sainte compagnie. Elle ne fut pas la seule à y pénétrer de cette manière. Une autre visitait quelques unes de ses compagnes nouvellement admises parmi les Petites Sœurs ; elle les trouva si gaies et si joyeuses qu'elle voulut partager leur bonheur et rester avec elles. Dans une des maisons qui se fondèrent plus tard, deux ouvrières s'offrirent un jour à raccommoder le linge : une quêtuse était passée dans leur village et les avait mises au courant de l'œuvre. Se trouvant sans ouvrage, elles avaient pensé à employer utilement leur temps à visiter les hardes des Sœurs et des vieilles. Elles venaient de cinq lieues dans le désir de faire cette petite charité. Elles s'en acquittèrent joyeusement et partirent au bout de quelques jours, mais non point sans pleurer un peu, sans embrasser les Sœurs et leur promettre de revenir un plus tôt. Elles revinrent en effet : ce n'était plus pour donner à Dieu le superflu de leur temps ; elles offrirent de consacrer à son service et au soulagement des pauvres toute leur vie et toutes leurs forces. Elles avaient ainsi rencontré la grâce de leur vocation dans l'accomplissement d'un acte de charité : leur générosité avait trouvé dès ici-bas sa récompense, une précieuse récompense, bien plus grande et plus pure encore que leur dévouement ! car ce n'est pas une petite dignité que d'appartenir entièrement à Dieu. Les Petites Sœurs le savent bien : cet excès d'honneur les confond et entretient en elles cette vertu d'humilité qui est le gage de la bénédiction du Seigneur.

Comme toutes les vertus chrétiennes se tiennent et se développent les unes les autres, cette humilité et cette confiance en Dieu faisaient supporter avec patience toutes les difficultés ; les Petites Sœurs ne s'étonnaient point des ravalements que le monde leur imposait ; elles n'avaient que faire de ses encouragements, elles trouvaient dans ses rebuts des raisons de s'abandonner plus entièrement à la divine Providence. Pendant que le nombre des premiers sujets de la famille était encore si borné, on ne cessait d'accroître celui des pauvres ; et sans hésitation ni scrupule, quand le rez-de-chaussée fut plein, on acheta (1842) une grande maison autrefois occupée par une communauté religieuse. On n'avait rien, il est vrai, pour payer. L'abbé Le Pailleur vendit sa montre en or, quelques autres effets et sa chapelle d'argent. Jeanne avait une petite somme ; une autre de ses compagnes avait quelques économies ; le tout mit à peu près à même de solder les frais de contrat ; on chargea la Providence de pourvoir au surplus. Elle ne fit pas défaut : au bout d'un an, la maison (qui avait coûté vingt-deux mille francs) était entièrement payée. Nous ne pouvons entrer dans le détail des moyens que Dieu employa à cet effet : sa providence y semblait intéressée : on la provoquait, pour ainsi dire, en ne tenant aucun compte des obstacles et en s'engageant chaque jour davantage dans une œuvre que les hommes ne pouvaient concevoir et dont ils désespéraient. Les Sœurs, qui reçurent à cette époque l'humble et aimable nom de Petites Sœurs des Pauvres, faisaient leurs vœux, pour ainsi dire, les mains liées et les yeux fermés. Leur pieux fondateur développa et précisa les constitutions selon lesquelles elles devaient vivre : en les voyant à la pauvreté, à la chasteté et à l'obéissance, il voulut les lier encore par un admirable vœu d'hospitalité, et donner à cette vertu, qu'elles pratiquaient depuis si

longtemps d'une manière si merveilleuse, le prix infini que la bonté de Dieu vent bien accorder à tous les actes faits pour son service, au nom d'un engagement particulier pris vis à vis de lui.

Le vœu d'hospitalité fut rigoureusement observé à Saint-Servan. Au bout de dix-huit mois, la grande maison se trouva encore pleine ; cinquante vieillards y étaient logés ; les quatre Sœurs se multipliaient au service de ces infirmes : il y avait là encore une merveille de cette Providence qui console toujours en même temps qu'elle éprouve. Pour nourrir tout ce monde, on n'avait que la quête ; elle suffisait. Le bon Dieu sait bien accommoder les choses dont on lui abandonne le gouvernement. Les dessertes des tables, les morceaux de viande abondaient entre les mains des Sœurs. Cette Providence tout aimable et bienfaisante ne laissait pas cependant de faire sentir parfois plus vivement l'heureuse dépendance dans laquelle on restait vis-à-vis d'elle. Comme une mère qui allaite un petit enfant se joue à irriter ses désirs en lui retirant un instant le sein qu'elle lui rend tout aussitôt, il lui arrivait parfois de faire un peu attendre ses bienfaits. D'après leur constitution et selon leur vœu d'hospitalité, les petites Sœurs pourvoient d'abord aux besoins de leurs vieillards et ne prenaient pour elles que le surplus des dessertes qu'elles ont partagées à leurs hôtes. Si le repas des bonnes gens s'est toujours trouvé suffisant et même abondant, celui des Sœurs a été parfois un peu exigü. Un jour entre autres, un soir d'hiver, les vieillards étant déjà couchés, il ne restait plus pour le souper des Sœurs que le quart d'une livre de pain ; elles se mirent à table bravement, dirent leur *Benedicite* en remerçant Dieu de bon cœur de leur laisser ce morceau de pain, que chacune d'entre elles pensait bien n'avoir pas gagné. Aussi s'efforçaient-elles de se le renvoyer les unes aux autres, prétendant n'y avoir point droit et ne s'avouant pas qu'elles en eussent besoin. La joie d'ailleurs régnait dans la compagnie et on s'estimait heureux dans son camp de pouvoir faire un petit sacrifice pour Dieu. Dieu ne le méprisait pas, mais il se contenta de la bonne volonté. Pendant que le petit débat avait lieu gracieusement et joyeusement entre les Sœurs, on sonna à la porte ; malgré l'heure avancée, c'était la Providence qui envoyait du presbytère une abondante aumône de pain et de viande. On pourrait citer mille exemples de cette attention constante de Dieu à parer aux besoins qui venaient de se déclarer. L'histoire de la formation des divers ordres religieux abonde de traits pareils ; on comprend qu'ils ont dû surtout se renouveler pour les Petites Sœurs des Pauvres, si généralement abandonnées et confiantes à la divine Providence.

Appuyées sur elle et excitées par les soins qu'elle prenait de subvenir à toutes choses, elles continuaient de chercher à faire le plus possible en faveur des pauvres. A mesure qu'elles se dévouaient à leur service, elles comprennent l'importance de l'œuvre que Dieu leur avait confiée. Les âmes des malheureuses créatures qu'elles avaient recueillies ne résistaient pas en effet à leurs bienfaits. La charité qu'on exerçait à leur égard leur faisait connaître Dieu. Ces pauvres âmes perdues à toutes sortes de vices et d'ignorances recommençaient à vivre et à espérer. Elles apprenaient à goûter, à aimer et à bénir Dieu, qui leur avait envoyé dans leur misère des Sœurs si dévouées et si compatissantes. On pourrait citer des traits charmants de vertu, de courage, de résignation et de piété de

la part de ces pauvres créatures, qui, avant leur entrée à l'asile, étaient pour la plupart perdues et dégradées par toutes sortes de vices et de misères. En présence des résultats qui couronnaient leurs efforts, en songeant à toutes les âmes rachetées du sang de Jésus-Christ en danger de se perdre et qu'une place à l'asile pouvait sauver, les Petites Sœurs sentaient leur zèle se ranimer et ne demandaient qu'à étendre leurs travaux et augmenter leur maison. Mais quoi ! nous l'avons dit, la maison était pleine, toute pleine : les Sœurs pour abriter plus de pauvres, avaient eu beau se loger dans le grenier ; il n'y avait plus de place. Il y avait cependant encore des pauvres dans la ville et les environs. On avait du terrain et une pièce de dix sous dans la caisse. On songea à bâtir. On mit cette pauvre pièce de 50 centimes sous le pied de la sainte Vierge, et on commença hardiment. On était habitué déjà aux merveilles de la Providence, et les faibles mains des Petites-Sœurs, accoutumées autrefois à la lingerie et à la couture, n'hésitèrent pas à commencer les travaux des bâtiments. Elles avaient bien que c'est le Seigneur qui édifie, et non pas la force des ouvriers. Elles débarrassèrent le terrain, creusèrent les fondations et s'évertuaient à recueillir les matériaux. Encore une fois, Dieu n'en demandait pas davantage : il répondit à cette audace qui ne reculait devant rien. Les ouvriers de Saint-Servan s'émerurent en voyant le dévouement des Sœurs. Ils offrirent d'aider à ces travaux ; bénis. Les charrois furent faits gratuitement ; les aumônes d'argent abondèrent.

Un habitant de Jersey, qui avait une parente à Saint-Servan, ayant appris qu'elle était dans la misère, vint pour connaître ses besoins, dans l'intention de lui venir en aide. Il la trouva à la maison d'asile, mais si bien soignée et si heureuse, qu'il se retira pénétré de reconnaissance. Depuis ce temps, il envoyait ses aumônes à l'abbé. Le Pailleur, et en mourant il lui laissa un legs de sept mille francs, qui vint fort à propos pour aider au bâtiment. Le prix de vertu que l'Académie décerna à Jeanne Jagan (trois mille francs) arriva aussi, fort heureusement pour les travaux. Ils n'étaient par terminés que le nombre des Sœurs commença de s'accroître. Dieu récompensait enfin la constance des fondatrices. Leur audace était allée jusqu'à songer à établir de nouvelles maisons : les quatre Sœurs ne subvenaient que par un miracle constamment renouvelé à toutes les charges de celle de Saint-Servan, elles étaient déterminées cependant à ne pas laisser cette petite ville jouir toute seule du bénéfice de leur entreprise. Elles ne considéraient pas leur faiblesse, elles ne songeaient qu'au bien à faire. Aussitôt que leur nombre fut accru, Marie-Augustine partit pour Rennes. Aucune ressource n'était préparée ; elle allait tenter une seconde fois les merveilles qui s'étaient déjà opérées devant elle. Son premier soin fut, non pas de recueillir l'argent, mais de chercher des pauvres. On s'installa d'abord provisoirement dans un pauvre local d'un faubourg, rempli de cabarets et de guinguettes. On trouva là comme partout de vives sympathies et un peu d'aide. C'est un des caractères de l'œuvre des Petites Sœurs de recevoir toutes sortes d'aumônes ; les plus humbles leur sont aussi précieuses et souvent plus douces que les plus riches. Elles compaient cependant assez sur ces dernières pour ne pas hésiter à acheter une maison à Rennes : lorsqu'elles quittèrent le quartier où elles s'étaient logées provisoirement, les soldats qui fréquen-

— Voir la 4e page

FEUILLETON.

CASTRUCCIO.

CHRONIQUE SIENNOISE DU XVIÈME SIECLE.

(Suite.)

— Ah !... j'occupe depuis hier seulement la Villa-Neva située à quelques pas d'ici... et j'ai appris votre voisinage avec plaisir, signor... car le val est bien solitaire....

— C'est vrai, Monsieur, les quelques maisons qui peuvent l'animer sont dans le fond et l'on en voit que de la fumée.

— Le temps doit vous sembler parfois bien long, je pense ?

— Non Monsieur, non ; je ne suis pas seul ici... et puis je chasse, je me promène, dit le jeune italien avec quelque impatience.

— Cet endroit serait délicieux, s'il n'était un peu resserré.... Il me semble même étonnant que vous puissiez y vivre avec la signora, votre sœur, et vos deux domestiques.

— Mon Dieu, Monsieur, jusqu'à présent la villa nous a suffi....

— Vous auriez pu facilement vous débarrasser de cette petite propriété, et habiter la villa verte qui est au bas de ce coteau et présente un face de celle-ci ; elle est près du double comme grandeur et le jardin y est en plein rapport, la vente de cette maison suffirait à ce nouvel achat, non par la valeur qu'il peut avoir

réellement, mais par l'avantage qu'on peut retirer de la réunion de ces deux terrains qui se séparent seulement un fossé isolés, chacun d'eux n'a pas de valeur, non seulement à cause de sa petitesse, mais encore parce qu'il représente pas un chez soi ; et que réciproquement on doit beaucoup gêner ; leur réunion est le seul moyen d'en tirer un véritable parti ; qu'en dites-vous, signor ?

— Ah ! dit lentement celui-ci, en le regardant fixement, vous voudriez que je vendisse cette propriété ?

— Mais... mais, si cela peut vous être égal, dit en balbutiant Castruccio, auquel le regard fixe, du jeune homme imposait malgré lui. Je suis disposé à vous en donner une bonne somme.

— C'est d'autant plus généreux à vous, signor Castruccio, que cette maison, comme vous le dites fort bien, n'est pas d'une grande valeur ; ses fondations se sapent chaque jour, ses murs se lézardent, et ses pierres disjointes menacent ruine complète.... elle a suivi les différentes phases de ma famille, Monsieur, hier forte et bruyante les plus violents orages... aujourd'hui ébranlée et tremblante au moindre vent qui passe ; et demain peut-être aura-t-elle englouti sous ses derniers débris les débris de la race des Montanini.... Voyez, par cette fenêtre, ici.... là, à droite, près de ce mur, sous ces larges croix de pierre, dort toute une grande famille dont chaque membre fut tué en repoussant l'empyètement d'avidés étrangers.

— Avant ce temps, Monsieur, nous possédions

presque toute cette vallée.... Mais chaque fois que la tombe se fermait sur un Montanini, la vallée devenait plus étroite ; et lorsqu'un jour je me trouvais seul de cette géante famille, je ne pouvais faire dix pas sans marcher sur la terre d'un autre... mais ces dix pas sont pour tout le passé, car depuis plus d'un siècle c'est dans cet espace que dorment mes pères, et pour le monde entier je ne céderais cet emplacement sacré.

— Quoi, signor, vous refuseriez, pour ce motif seulement, quelques milliers de florins, dit Castruccio d'un air incrédule !

— Vous avez ma réponse, Monsieur, dit le jeune homme d'une voix ferme.

— Cependant le signor Montanini devrait encore y réfléchir avant de me refuser, répliqua sèchement Castruccio.

— C'est vrai, il n'est peut-être pas prudent de refuser le signor Castruccio, si influent dans le Mont des Réformateurs, le signor Castruccio, bras droit des Salémbeni !

— Vous le prenez sur un ton, signor !... — Qui vous déplaît, répondit ironiquement Montanini. Je suis bien hardi, n'est-ce pas ? moi, dont les ancêtres ont gouverné l'Italie ; moi dont la noblesse italienne est inscrite en lettres d'or sur les murs de Venise, d'oser élever la voix devant le nommé Castruccio, médisant, peut-être, il y a dix ans, dans les cafés de Siéne, et couvert aujourd'hui de la toque de juge.... Pourrait-il me dire ce qu'il y a de mérites et de bassesses entre son nom d'hier et celui d'aujourd'hui.... ? le nombre de coups qu'il a frappés dans l'ombre

pour se créer un titre, et ce qu'il compte encore faucher pour le conserver ?

— Deux éclairs jaillirent des yeux gris de Castruccio, qui fit rapidement le geste de saisir un poignard ; mais changeant aussitôt d'idée, il sortit brusquement en lançant au jeune homme un regard de basilic.

— Ce misérable, murmura Montanini, dès qu'il l'eut perdu de vue... Est-ce donc par de semblables rebuts qu'un pays doit être gouverné... ? — Pauvre Italie ! ajouta-t-il avec un soupir, tu paieras cher une semblable épreuve, et tu seras longtemps à te purifier des souillures dont ce siècle te couvre.

— Maître, dit Mallo, en passant la tête par la fenêtre restée entr'ouverte, faut-il fermer les portes ?

— Oui, et donne moi de la lumière.

— Faut-il vous éveiller demain matin, maître ?

— Non... J'ai beaucoup marché aujourd'hui et je suis fatigué, je ne me lèverai que tard. En montant à sa chambre, Montanini s'arrêta devant la porte de sa sœur, écouta en instant, puis n'entendant aucun bruit, se retira doucement pour ne pas l'éveiller.

Dès l'arrivée de Castruccio, Nella s'était retirée dans sa petite chambre dont l'unique fenêtre donnait sur la vallée ; tristement assise dans un grand fauteuil de noyer artistiquement sculpté, elle regardait la cime agitée des grands arbres qui boisaient le fond du val. Signa, vieille femme qui ne l'avait pas quittée depuis son enfance, était près d'elle sur un petit tabouret d'un étoffe bizarre qui indiquait

le goût fantasque de quelque article de la famille. Ses longs doigts ridés, tournaient machinalement entre leurs phalanges osseuses les grains noirs d'un chapelet plus vieux que sa maîtresse.

La brise s'élevant de la vallée venait curieusement fouiller chaque coin de la petite chambre et faisait tout frissonner sous son haleine fraîche et le lit blanc commença à glisser dans un enfoncement et l'étoffe à franges blanches qui couvraient les meubles antiques, mais riches encore, ornant la chambre de la jeune fille dont la jolie tête se semblait rêver quelque projet que ses lèvres étaient sur le point de nommer.

— Signa, dit elle d'une voix douce, après quelque hésitation, tu m'éveilleras, ou plutôt tu l'éveilleras demain, dès que le jour paraîtra, et nous irons près à la chapelle de Sainte-Catherine, patronne et parente de notre famille.

— Y pensez-vous, signora, répondit la vieille avec étonnement... C'est bien loin, il me semble.

— Mais, ma bonne Signa, tu te trompes, il y a à peine une heure de chemin ; ne te sens-tu pas la force de faire cette petite course avec moi ?

— Et bien d'autres, ma chère signora, bien d'autres encore, s'il le fallait... mais....

— Mais tu ne crois pas celle-ci nécessaire ; tu te trompes, Signa ; nous avons trop négligé peut-être l'intercession de Sainte-Catherine, et elle aussi nous a délaissés.... Il y a déjà longtemps que je médite ce projet, et la visite de ce soir, l'air agité de mon frère quand